

Extrait de :
Adresse :
Date : PARIS-SOIR, 24
5, Rue Lamartine, JANVIER
Signé : PARIS 9. 1934

16

B Paris-soir

BUDAPEST COMME JE L'AI VU

Les deux Corso

« Ce beau Danube gris que longe le Corso et qui tient tant de place dans la vie de Budapest attire irrésistiblement les désespérés
Les amoureux ont un faible pour le fleuve

(De notre envoyé spécial Georges OUDARD)

Budapest est une des rares villes de l'Europe qui ait su mettre son fleuve en valeur.

Paris qui a la Seine, Londres la Tamise, Rome le Tibre, Florence l'Arno, Lisbonne le Tage, Varsovie la Vistule, ont plus ou moins écarté la vie active de leurs rives. Ici, la plus belle promenade de la cité borde le Danube qui en forme le principal attrait.

Strictement réservé aux piétons

Le Corso est strictement réservé aux piétons, ce qui finit de lui donner l'aspect d'une promenade tranquille et élégante. Toutes les rues qui y aboutissent sont fermées par des chaînes et munies, quand elles sont trop étroites, de plaques tournantes à l'usage des voitures.

Des terrasses de cafés s'alignent face au fleuve, séparées par des rangs de fauteuils de bois tenus ensemble comme au théâtre. Le spectacle de la vieille Buda perchée sur la colline, vaut bien celui de tant de pièces à succès.

Par les beaux soirs d'été

Par les beaux soirs d'été, quand tous les monuments sont illuminés et les petites tables encadrées d'oisifs, le coup d'œil, grâce aux femmes, est, vous assure-t-on, ravissant. On n'en doute point. Mais en cette maussade saison, le Corso vous apparaît vide et désolé.

Le dimanche, il s'anime un peu. Une grosse foule l'emplit, assez colorée, car on a le goût en ce pays des nuances vives. Les visages des hommes sont calmes, graves, presque renfrognés ; leur allure lente et digne. Les femmes ont beaucoup plus de charme et ne se hâtent pas non plus. Il roule dans ce sang quelque chose d'oriental qui est peut-être un héritage des Turcs.

N'en déplaise à M. Hitler, il n'y a pour ainsi dire pas de race pure. C'est par leur religion, leurs mœurs, leur mentalité, leurs idéaux que les peuples surtout se distinguent. Il ne faut pas attacher au reste trop d'importance.

Type national ?

Une fois que je flânais dans le Corso, en compagnie d'un authentique Hongrois, je lui demandai de me désigner une dame qui représentât le mieux à son opinion le type national. Il la chercha consciencieusement, mais ne la découvrit point. Les laides ne lui semblaient pas assez jolies ; il manquait toujours aux jolies un trait spécifique. De guerre lasse, il se résigna à m'avancer que le type national était dans toutes et dans aucune. Cette parole de sagesse est d'une application universelle.

Tragique épidémie

Ce beau Danube gris que longe le Corso, et qui tient tant de place dans la vie de Budapest, attire irrésistiblement les désespérés fort nombreux dans cette capitale. L'année dernière, il y a eu 3.600 suicides, soit dix par jour. J'ai demandé à une personne bien informée les raisons de cette tragique épidémie. Elle m'a répondu précisément : « La misère en hiver, l'amour en été ».

Les amoureux ont un faible pour le fleuve. Ils s'y jettent du haut des ponts. Cette habitude est si connue qu'on poste des équipes de sauveteurs sur la rive en ces endroits. Mais par les nuits noires, bien des noyés s'en échappent.

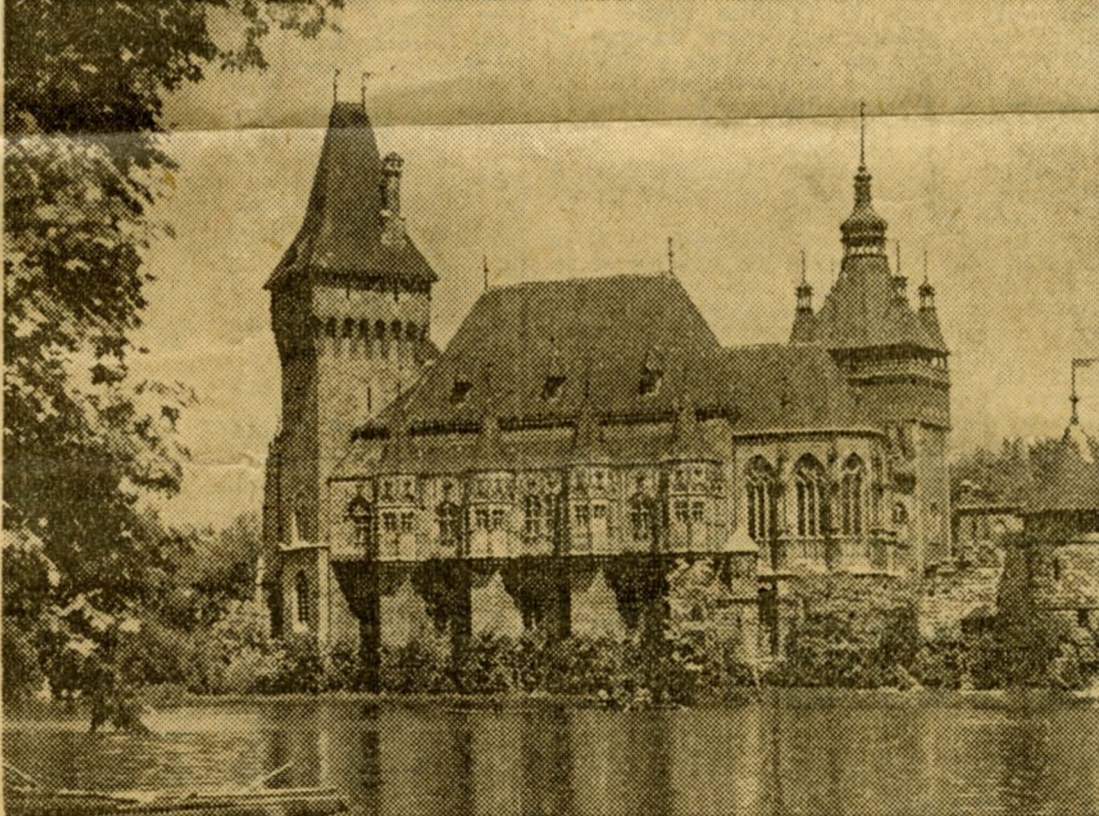
On raconte à ce propos une petite histoire :

Une vieille aux yeux hagards et aux mouvements inquiets erre la nuit sur le pont Elisabeth. Un agent la remarque et, de son lourd pas bonasse, s'avance vers elle et commence de la sermonner à sa façon :

— Madame, vous avez tort, lui dit-il, car que va-t-il se passer ? Vous allez sûrement vous jeter à l'eau. Moi aussi et je vous sauverai. Vous vous serez donc inutilement mouillée et moi aussi. Vous attraperez une bonne fluxion de poitrine et moi aussi. Et pourquoi tout cela puisque vous ne parviendrez pas à mettre fin à vos jours ? Est-ce très censé ?



Le « Corso », au bord du Danube, où se retrouvent les élégantes et les flâneurs chaque après-midi et chaque soir.



Pittoresque construction gothique (reconstruction d'un manoir médiéval) au milieu de la ville.

— Madame, vous avez tort, lui dit-il, car que va-t-il se passer ? Vous allez sûrement vous jeter à l'eau. Moi aussi et je vous sauverai. Vous vous serez donc inutilement mouillée et moi aussi. Vous attraperez une bonne fluxion de poitrine et moi aussi. Et pourquoi tout cela puisque vous ne parviendrez pas à mettre fin à vos jours ? Est-ce très sensé ?

Le discours ébranle la désespérée qui ne se résout pourtant pas à partir et continue à regarder l'eau fixement.

— Allons, conclut-il, soyez raisonnable. Rentrez chez vous... ouvrez le gaz.

Est-il besoin d'ajouter que l'anecdote est rigoureusement fautive ? Mais en voici une authentique qui en dit long sur la charmante naïveté de la police de Budapest.

La naïveté de la police

Une nuit qu'un aimable Hongrois, avec qui j'avais dîné, me reconduisait chez moi, nous nous étions arrêtés devant un immeuble bourgeois voisin de l'hôtel. Comme par hasard nous parlions du traité de Trianon. A un moment, j'aperçus un sergent de ville immobilisé les bras ballants sur le trottoir d'en face et qui, visiblement, nous observait. Il se décida bientôt à traverser la rue et à nous aborder sans la moindre aménité. J'eus l'impression qu'il nous réclamait nos papiers. Mon compagnon indigné protesta avec cette vigueur mesurée qui est de mise quand on s'adresse à un imbécile détenant une parcelle d'autorité. La discussion, à quoi je n'entendais goutte, se prolongea pendant un bon quart d'heure et enfin le sergent de ville s'éloigna.

La maison à laquelle nous nous étions adossés avait été cambriolée quelques jours plus tôt. Le personnage était chargé de la surveiller. Notre présence en cet endroit l'ayant inquiété, il avait exigé de ce monsieur l'assurance formelle que nous n'avions aucune mauvaise intention. L'autre s'étant exécuté, rassuré, il avait repris sa ronde.

Evidemment nous n'avions pas la connaissance avec un fin limier. Mais de pareils gaillards doivent être incomparables pour charger une émeute d'autant mieux qu'ils sont généralement taillés en hercule. Ceux qui les ont recrutés n'ont point oublié que Budapest vécut quelques mois sous la terrible dictature de Bela Kuhn. Et puis, une autre dictature sans cruauté se prépare ici. Le fascisme ou ses succédanés gagnent du terrain dans le monde. Les dirigeants ont donc toutes sortes de raisons d'avoir une solide police. Cette plaisante petite aventure m'aura permis d'en vérifier la qualité. Il ne faut jamais négliger les petites scènes de la rue.

Le quartier général du chef bolcheviste

C'était à l'hôtel Hungaria que le chef bolcheviste avait installé son quartier général, à deux pas du Corso du Danube, du Corso d'Eté, comme on dit en cette capitale, car il y en a un second, le Corso d'Hiver, qui est une simple petite rue de Pest, mais bordée de beaux magasins.

Le guide vous avertit qu'il est le rendez-vous du « public select ». Et il est exact que, vers midi, on est sûr d'y rencontrer des dames élégantes et des messieurs corrects qui portent encore des pardessus à brandebourgs et des « côtelettes » sur les joues. Tout ce beau monde, dont très peu à une voiture, se retrouve, et particulièrement les fem-

Pittoresque construction gothique (reconstruction d'un manoir médiéval) au milieu de la ville.



Le Parlement, vu du côté de Buda.

mes, chez Gerbaud une demi-heure plus tard.

Le cœur vous bat en découvrant cette large façade aux enseignes multiples rédigées en français. Bien à tort, puis que le propriétaire est Genevois. Les Hongrois, qui sont d'excellents cuisiniers, n'ont aucun don pour la pâtisserie. Ils l'avouent bonnement. Le détail semblera peut-être insignifiant. Il souligne pourtant l'origine paysanne de ce peuple qui a emprunté tous ses raffinements à l'Occident.

De l'ouest à l'est

Qu'on ne m'accuse pas de frivolité ! S'il n'est pas indispensable d'aimer les gâteaux pour savoir voyager, il est nécessaire de fréquenter les endroits où on les mange quand on circule à l'Est.

C'est là déjà qu'à Vienne j'ai surpris que s'y maintiennent nos vieilles mœurs provinciales. On en a encore beaucoup mieux l'impression à Budapest.

Aux yeux de quelques-uns qui jugent les choses de leur fauteuil, l'Europe est une unité. D'autres plus exactement informés, n'en voient que la diversité des civilisations. Il échappe au plus grand nombre qu'on ne vit pas — moralement s'entend — dans tous les pays de ce complexe continent, à la même époque. Il n'y a pas toujours un siècle qui sépare 1934 de 1834. En allant de l'ouest à l'est, la distance paraît se rétrécir. Tel usage chez nous périmé est encore en faveur ailleurs. La mode seule se rit de ces subtiles différences.

Un caractère vieillot, plus humain, plus sensible

Toutes les capitales se prétendent modernes et elles le sont, en effet, en ce sens qu'elles possèdent toutes l'électricité, le téléphone, des autobus, des tramways et quelquefois un métro. Budapest est même une des premières en Europe qui aient été dotées d'un chemin

de fer souterrain; lequel date un peu et ressemble à un jouet d'enfant. Il ne comporte qu'une seule ligne et qui n'est pas longue.

Mais le modernisme de la plupart s'arrête là ! Qu'elles n'en rougissent point ! On serait tenté de les en féliciter.

Les grandes métropoles font penser à ces personnes obèses dont les traits empâtés ne sont plus capables de refléter les sentiments nuancés de l'âme. Qui a visité Paris, Londres ou Berlin ne saurait se vanter de connaître la France, l'Angleterre ou l'Allemagne. Des villes d'une telle importance ont une existence propre, relativement indépendante de celle de la nation. Elles n'en traduisent pas les respirations profondes, ni le mode de vie.

Les capitales, par contre, qui ne dépassent pas un million d'habitants communiquent plus directement avec le pays. Elles n'en sont que la grande place. C'est ce qui leur prête un caractère vaguement vieillot, plus humain, plus sensible.

Aux portes de l'Orient

Je pense à tout cela en flânant dans Budapest la veille du départ. Je regarde une fois encore ces officiers à dolman bleu ciel fidèles au monocle, ces paysannes à jupes amples, ces monuments couleur de pierre ponce de style grec, babylonien, classique et le plus souvent 1900. L'impression du dernier jour ne contredit pas celle du premier; elle l'affirme.

Nous sommes aux portes de l'Orient dans une autre Europe et presque à une autre époque.

Cela n'est pas sans influer sur les idées et les manières de penser. On s'en aperçoit quand on aborde la question des traités dont je vais maintenant vous parler pour finir.

Georges Oudard.